

C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien, les paroles que je vous dis sont esprit et vie  
(Saint-Jean, v. 63.)

Dors en paix, ma Pologne (lisez humanité), car, ce qu'ils appellent ta tombe, moi je dis que c'est ton berceau.  
(F. Lamennais.)

Périssent nos mémoires; mais que l'humanité soit sauvée.

# LA MONTAGNE

DE LA FRATERNITÉ

TRIBUNE DES REPRÉSENTANTS AMIS DU PEUPLE.

Qu'a été le Peuple? Rien!... Que doit-il être? Tout!...

Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est le plus sacré des devoirs. (Robespierre, 1793).

Les Républicains vaudront leur prix, quand ils auront détrôné l'oppression, l'égoïsme et la cupidité pour y substituer la liberté, l'égalité et la fraternité, qui élèvent l'homme vers Dieu.



## FONDATEURS-DIRECTEURS.

A. P. LEGALLOIS, éditeur de l'Évangile du Peuple, de la Bible de la Liberté de l'Union ouvrière, fondateur du Représentant du Peuple, du Club de la Montagne, de l'Organisation fraternelle du travail, secrétaire des Jacobins, électeur et garde national.  
AUG. BARZILAY, directeur de l'Agence générale de traductions, rédacteur en chef du journal la Montagne.

## BUREAU, RUE AUMAIRE, 19 BIS.

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

UN AN..... 5 fr.  
SIX MOIS..... 3  
TROIS MOIS..... 2

Pour les Départements, les frais de poste en plus.

## RÉDACTEURS.

GEORGES SAND.  
PROUDHON.  
LAMENNAIS.  
BOUGEART (Aif.).  
ESQUIROS (Alph.).  
CONSIDÉRANT.

OLIVIER DÉMOSTHÈNES.  
A. BERTHET.  
AGATHON BOUGIELIS, d'Athènes  
PIERRE LEROUX.  
L. COLLET.  
JEAN JOURNET.

## A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Représentants du peuple, élus de la nation, quelques jours encore, et va commencer l'œuvre glorieuse de la reconstruction de notre édifice national. Ne vous effrayez pas des décombres de la monarchie; architectes habiles, choisissez le terrain, et posez des bases solides et inébranlables, élevez le temple éternel de la liberté qui aura pour principe la nature, pour règle la loi et pour sauvegarde la justice; écrasez l'hydre de la tyrannie, et jetez dans la tombe qu'a creusée le socialisme l'arbitraire, l'égoïsme et le privilège.

Représentants de la France, le peuple souverain vous attend avec impatience et les nations opprimées avec amour, et dévouement. Républicain d'esprit et de cœur, je crois que la République est une porte ouverte à toutes les améliorations, à toutes les gloires et à toutes les nouveautés généreuses; leur fermer le passage, ce serait le rouvrir à la réaction, ce serait trahir les intérêts de la nation, ce serait fausser le mandat du peuple. Vous avez engagé votre honneur, c'est sur vous maintenant que pèse le fardeau de la responsabilité; vous avez promis d'améliorer les conditions morales et matérielles de la masse ouvrière, c'est-à-dire de la nation entière, car aujourd'hui tout le monde est travailleur ou doit le devenir; ayez du courage et du patriotisme, et l'œuvre sera accompli.

N'oubliez pas que le peuple n'est pas disposé à s'endormir dans le lit de la souffrance et de la misère; il vous attend. Si vous réaliser ses espérances, vous aurez son estime, son admiration et sa reconnaissance; si vous trahissez son mandat, vous aurez pour récompense le mépris et l'anathème. Sachez bien une chose, c'est vous que l'aveuglement entraînera dans l'abîme; le peuple ayant pour lui la justice, il aura la force.

Représentants du peuple, votre mission est grande et belle; le mouvement de février ne vous offre pas seulement l'organisation d'une constitution républicaine en France; plus que cela, il vous présente une révolution sociale, l'affranchissement de l'humanité entière. Pour accomplir cette révolution, il ne suffit pas d'élever des barricades de trois mètres sur les boulevards et dans les rues de Paris, il faut une barricade de mille coudées de hauteur sur les rives du Rhin, et au sommet de cette barricade il faut planter la bannière de l'indépendance des peuples esclaves. Il ne faut pas seulement débusquer les municipaux du Château d'eau, il faut balayer les Russes du royaume de Pologne, les Autrichiens de la belle Italie, et les Turcs de la Grèce esclave; il faut résoudre la question d'Orient, élever des barrières et mettre des entraves à la ténébreuse politique de Saint-Petersbourg. Il ne faut pas seulement coller des proclamations aux murs des carrefours de la France, il faut lancer à la hauteur des cieux, pour que l'humanité entière puisse le voir, le drapeau de la République Française avec ces mots : Liberté, Egalité, Fraternité; guerre éternelle au despotisme.

En avant donc, marchez avec fermeté, soyez les apôtres de la vérité; réalisez la volonté du peuple français, c'est la loi de la nature, c'est la République universelle proclamée dans la ville de Jérusalem, sur le mont Golgotha par la voix de l'Être Suprême, c'est le même principe que la tyrannie et la barbarie avait persécuté que vous êtes appelés de nouveau à consolider et à raffermir.

Portez bien vos regards autour de la France, vous avez des avantages immenses; le peuple marche à pas de géant, les trônes croulent, les tyrans s'enfuient, et le piédestal de la liberté s'élève. Si leurs chaînes ne sont pas toutes brisées, ils tournent leurs regards vers les bords de la Seine pour voir si le drapeau de 1815 flotte encore avec ces mots sinistres : Sainte alliance, paix européenne, traité de 1815.

Où, ces généreux peuples, ces peuples esclaves et persécutés, ces martyrs des droits de l'humanité, ont entendu le premier cri de la République française; sa voix imposante et formidable a retenti dans les pays esclaves comme le tonnerre, et son apparition a lancé des foudres contre les tyrans.

Hâtez-vous, représentants de la France, de répondre à toutes les nations opprimées qui vous tendent les mains avec ardeur, amour et enthousiasme; hâtez-vous de leur dire que le drapeau de 1815 ne flotte plus aux bords de la Seine; il a été déchiré par le peuple souverain et remplacé par le drapeau de la liberté, de l'égalité et de la fraternité universelles.

En avant, remplissez votre mission, l'Italie vous appelle pour sa délivrance; la Pologne ensanglantée, maîtrisée par ses bourreaux, réclame sa nationalité; l'Allemagne, l'indépendance et l'unité; la Grèce esclave, ses droits sacrés méconnus par l'intrigue et l'intérêt; l'Espagne, en convalescence, vous réclame un régime salubre; et l'Irlande affamée, pâle et défigurée, serre ses entrailles, pousse des cris perçants : Au secours! au secours! en s'adressant à la France; tu ne m'abandonneras pas, lui crie-t-elle, tu es ma sœur.

A l'œuvre, représentants de la France, le triomphe est inévitable; vous avez pour alliés tous les peuples, et pour ennemis la tyrannie et le privilège. Le moment est venu d'accomplir de grandes idées, de réaliser de grands projets et de grandes entreprises, et de résoudre de grands problèmes. Soyez fiers de cette grande tâche que votre patrie vous a confiée; vous êtes les premiers de la nation, sachez vous rendre dignes de cet honneur par un inébranlable patriotisme, par un dévouement absolu à la gloire, à la grandeur et à la prospérité de la France et de l'humanité entière.

AGATHON BOUGIELIS (d'Athènes).

## LA MONTAGNE,

TRIBUNE DE LA FRATERNITÉ-PRACTIQUE.

De ce que l'on croit que la fraternité n'est que de précepte,



s'ensuit-il qu'on puisse nier l'efficacité, l'excellence et la sainteté ? Loin de nous cette pensée que démentirait notre titre, et qui imprimerait à nos actes un caractère de rigidité logique repoussant pour toutes les âmes aimantes, natures privilégiées qui vivent des sacrifices comme d'autres vivent d'égoïsme !... Quoi de plus beau ? quel sentiment plus noble et plus élevé peut venir rivaliser celui de la fraternité ? Quel homme ne se sent pas ému intérieurement à l'énoncé des grands principes d'amour et de charité si simplement professés par le Christ, notre maître à tous en fait de socialisme ? Qui peut nier son sublime dévouement en faveur des misères humaines ? Et pourtant des hommes ont pendant des siècles assujéti leurs semblables aux plus rudes corvées, aux plus avilissant esclavage, les entretenant dans la superstition et dans l'obscurantisme, comme si chaque homme n'était pas l'œuvre de Dieu, comme si tous nous n'étions pas jetés sur la terre avec les mêmes besoins et soumis aux mêmes lois.

Ces hommes, flétris par leurs mauvais penchants, ont trop longtemps entretenu dans la société les vices qui l'eussent corrompue complètement, si par intervalle quelques âmes d'élite, sorties du bourbier fangeux, n'étaient venues paralyser les efforts de ces natures perverses, réchauffer et entretenir dans le cœur de leurs frères le feu sacré de l'intelligence et préparer l'heure de la rédemption.

Malgré les persécutions sans nombre qu'à travers dix-huit siècles ont tour à tour supportées les véritables disciples du premier des républicains, du Christ, *ses doctrines à lui, celles qu'il a lui-même prêchées*, et qui toutes sont empreintes du sentiment de la plus pure fraternité et du dévouement le plus sublime à l'humanité, ont été recueillies une à une par des hommes que sa parole avait touchés, paroles qu'ils léguèrent aux générations suivantes, intactes de tous les travestissements des écrivains, comme une arche sainte autour de laquelle devaient se rallier un jour tous les hommes.

L'heure de la rédemption sonna au 23 février. Le peuple en masse se souleva contre les abus d'une royauté qui depuis longtemps n'en avait plus même le prestige, broya dans sa large main tous ses hochets, et sur le faite de ses débris proclama une ère nouvelle, une ère régénératrice exprimée par le mot *République*. Ce jour fut la réalisation des prédications du Christ, la bannière sous laquelle vinrent se ranger spontanément tous les hommes au cœur généreux, à la pensée large, à l'esprit intelligent, tous les hommes, en un mot, pénétrés du sentiment de l'humanité et jaloux d'effacer les pages iniques du passé par un avenir de joie et de bonheur pour tous.

À la vérité, quelques-uns froissés par la chute de leurs espérances ou par la crainte du retour à un passé désormais impossible, cherchèrent à entraver, à embarrasser le nouvel ordre de choses ; mais leurs efforts seront impuissants devant la volonté du peuple, devant la régénération sociale. Eux aussi un jour se régénéreront, ne pouvant seuls entre tous rester mauvais, et rendre le mal pour le bien !...

Rendre le bien pour le mal, prêcher la fraternité pratique et l'égalité réelle entre tous les hommes, empêcher qu'ainsi que cela a été jusqu'à présent, ces mots sublimes ne soient encore une dérision ou un manteau cachant d'ignobles turpitudes, d'infâmes spéculations, aider notre société à s'asseoir sur des bases solides et aussi larges que possible, maintenir l'appel de tous les citoyens sans distinction au concours des places administratives, travailler à l'organisation du travail et particulièrement assurer à chaque homme selon son intelligence et sa vocation, ou en raison de sa faiblesse et de son manque d'intelligence ou

d'instruction, une existence en rapport avec les besoins communs à chaque homme et avec ceux de sa famille, aider de tout notre pouvoir la propagande intellectuelle et sociale et soutenir de notre sang le maintien de la République, *telle progressiste et avancée qu'elle soit appelée à devenir*, voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par la publication de cette feuille, si nos forces ne viennent pas se briser devant les difficultés matérielles.

En inscrivant en tête de cette feuille le titre de LA MONTAGNE, Tribune de la fraternité pratique, notre désir est de montrer à tous que nous nous imposons une mission toute de paix, et que sans fiel et sans haine nous serons l'écho des besoins du peuple, mais qu'aussi nous aurons le courage de faire entendre aux oreilles de nos gouvernants parce qu'ils sont les élus du peuple, et aux riches parce qu'ils sont les élus de la fortune, le nombre des familles gisantes sur un grabat ou errantes sans asile attendant l'heure suprême dans les angoisses torturantes de la faim. Malgré les dons nombreux de nos frères, nous leur ferons entendre ces paroles pleines de fraternelle charité : « Donnez au pauvre, aidez votre semblable et il vous sera rendu au centuple. » Persuadés que notre voix ne sera pas perdue, nous leur ferons connaître franchement et sans arrière-pensée, parce que nous sommes et voulons être libres et indépendants, la situation réelle des classes des travailleurs, parce que nous les connaissons, parce que nous vivons au milieu d'elles.

Forts de notre conscience et de la pureté de notre passé, nous marcherons droit devant nous, et tant que Dieu nous donnera des forces, dans la voie d'amour qui ramène au bercail les brebis égarées ; mais sentinelles vigilantes de nos libertés, nous serions les premiers à crier aux armes si des méchants voulaient y porter une main sacrilège, et alors nous nous rappellerions ces désolantes paroles : « Séparons l'ivraie du bon grain ! »

AUGUSTE-P. LEGALLOIS,

Editeur propagandiste.

#### DÉCLARATION DE PRINCIPES.

Une profession de foi, c'est un lien pour celui qui la signe, c'est une bannière pour qui veut s'enrôler et combattre.

Ne craignons pas de nous engager à jamais, car notre principe est éternel ; hommes du peuple, les seuls sur qui l'on puisse compter au jour du combat, venez à nous, si votre cause est la nôtre.

Nous sommes républicains, républicains radicaux. Hâtons-nous de le déclarer à haute voix, de l'imprimer en toutes lettres, car, encore quelques jours, et les Girondins amoindriront l'important, et les honnêtes modérés triomphant, la prison n'aura pas de murs assez épais pour étouffer cette voix de la presse et la punir de son audace montagnarde et prématurée.

Voilà notre profession de foi ; voici maintenant le principe sur lequel elle repose, tirons-en hardiment toutes les conséquences, quelles qu'elles soient, subvertrices ou consolidantes, car on ne compose pas avec les principes : s'ils sont saints et sacrés, les conséquences en sont saintes et sacrées.

**PRINCIPE.** . . . L'homme est né pour vivre, pour vivre en société.

**CONSÉQUENCE.** { Conséquemment, il a droit à tout ce qui est pour lui, condition indispensable d'existence.

#### Droits politiques et sociaux.

Il a droit à la LIBERTÉ ; car pour vivre dans toute l'acception de l'idée, il lui faut l'entier développement de toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales ;

Il a droit au TRAVAIL, condition indispensable d'existence matérielle ;

Il a droit à l'ÉGALITÉ, règle suprême de la Liberté, mesure des droits au Travail.



## LA MONTAGNE.

Mais ces droits sont-ils revêtus de caractères indélébiles auxquels on puisse les reconnaître à jamais? Oui, car ils sont dits, et avec raison :

**Caractères distinctifs de ces droits.**

**NATURELS**, puis qu'ils sont pour chacun de nous une condition d'être; **IMPREScriptIBLES**, puisqu'il ne peut dépendre d'une volonté particulière de les octroyer, de les limiter ou de les révoquer;

**ABSOLUS**, car dans une société bien organisée personne ne peut souffrir de la Liberté, du Travail, de l'Égalité d'un autre;

**SACRÉ**; car, si l'individu n'a pas droit sur sa propre existence, comment la société aurait-elle droit sur les éléments constitutifs de cette vie qu'elle n'a pas donnée à l'homme.

Désormais donc, plus d'hésitation, plus de restriction, plus d'ambiguïté; il nous faut : *Liberté* absolue, *Travail* à tout prix, *Égalité* sans distinction perfide du droit et du fait.

Désormais donc l'orage peut gronder, nous avons un phare pour éclairer notre route, un phare inextinguible, car c'est au-dessus des efforts humains qu'est suspendu son foyer de lumière. A nous, hommes du peuple, hommes de bonne volonté, rameurs infatigables, à nous vos bras et vos conseils. A nous tous ceux qui ne croient plus que promettre c'est tenir, que généraliser c'est constituer, que déclamer c'est sentir, que parler c'est agir.

Et maintenant à ceux qui nous demanderont ce que nous sommes, si communistes, égalitaires, fouriéristes, babouvistes ou politiques, nous répondrons : Nous sommes tout cela et rien de tout cela; nous voulons *Liberté, Travail, Égalité*; nous acceptons tout ce qui y concourt, nous rejetons tout ce qui s'en éloigne. Au nom du principe sacré de la majorité, véritable critérium de certitude pour tout ce qui est de sentiment; au nom de la perfectibilité de l'esprit humain, nous n'avons pas le droit d'imposer un système qui serait aujourd'hui un progrès, dans quelques jours une barrière. La nature ne systématise pas son évolution; fraction imperceptible dans l'humanité qui marche et demain va nous emporter dans son tourbillon éternel, nous n'avons pas la prétention d'en fixer à jamais le mouvement, mais d'y concourir en nous aidant de tout ce qui s'offre sur notre route.

ALFRED BOUGEART,  
*L'un des rédacteurs.*

**LES PARTIS.**

Avril 1848.

Pour quiconque ne veut pas s'abuser, le calme plat n'est qu'apparent. Hier c'était la crise, aujourd'hui la torpeur, demain que sera-ce? Il n'y a que les lâches et les sots qui croient éviter le danger en détournant la tête. Plongez intrépidement le regard au fond de cet océan populaire, et vous y verrez des courants qui se croisent en tous sens, se heurtent, enflent leurs vagues, et montent, montent en mugissant, et demain peut-être vont inonder la plage. Qu'importe que sur cette plage on sème des fleurs, on rédige des chants de triomphe, on simule la confiance à l'avenir inconnu. Gouvernants d'un jour, vos apprêts de fête nous décèlent vos craintes; vous souriez, vous avez peur. Hommes de peu de foi, artistes en décorations, pour crier fraternité vous armez deux cent mille hommes, et ces milliers de baïonnettes, rayonnant le carnage, s'épouvantent entre elles par leur nombre; et pour conjurer le meurtre, la lèvre tremblante, tous ces soldats en émoi répètent : Fraternité. Et pendant ce temps-là vous vous applaudissez, car vous avez gagné une heure de plus, votre ambition vaniteuse est satisfaite.

Qui donc y croit à la fraternité? sont-ce les exploités d'hier, vivant, au nom de la force et tout honteux d'un pain qu'ils ne gagnent pas, qu'ils n'auront plus demain? sont-ce les exploitants, gente rapace à l'instinct d'hyène flairant de loin le socialisme qui veut reprendre sa proie?

Qui donc y croit à la fraternité? personne. Plus d'illusion, la frater-

nité n'est qu'un mot de passe dans l'armistice; il n'y a que des partis.

Il y a les républicains de la veille et les républicains du lendemain; c'est-à-dire les hommes de combat et les hommes de peur, les gens de foi et de dévouement, les gens de doute et d'égoïsme, ceux-là en petit nombre et toujours décimés par leur propre victoire, ceux-ci plus nombreux et se recrutant dans la défaite.

Donc, aujourd'hui comme il y a deux mois, deux camps bien marqués, et dans ces deux camps que de nuances!

Parmi les républicains de la veille, il y a les hommes d'action et les hommes d'écrits; les républicains par le cœur et les républicains par la tête; ceux qui, sous les prisons, ont souffert pour la République, et ceux qui, dans une monarchie, ont trouvé le moyen de vivre de la République; ceux-ci haïssant ceux-là comme on hait un reproche vivant; l'épée dédaignant la plume peut-être par une envie coupable.

Ce n'est pas tout encore.

Parmi les républicains du lendemain, il y a les tarés et les peureux; ceux-là sans Dieu, sans honneur, sans foi; ceux-ci n'ayant du cœur que la place: les premiers ardents au lucre, l'œil impassible, le front sans pudeur, gueusant une place pour prix de forfaiture, crachant devant tout le monde au visage du roi d'hier, baisant les pieds du ministre d'aujourd'hui; les seconds, exemplaire éternel de la couardise à genoux, demandant à tous les regards ce que sa bouche doit crier.

Et maintenant sachez ce qui ne peut manquer d'advenir.

Encore quelques jours, et une alliance perfide se cimentera, au nom de l'égoïsme, entre deux fractions de ces deux camps. Les républicains de tête et les tarés se comprendront du regard; ils gagneront la chambre, ils jureront de sacrifier à leurs intérêts leurs ennemis mutuels, de faire les parts égales; ils essaieront de surprendre le peuple.

Mais le peuple, plus fort que tous les partis parce qu'il est un, secouera une fois encore ce reste de lie monarchique, et bientôt à l'Assemblée nationale, décalque sans couleur d'un girondinisme suranné, succédera, pour triompher à jamais, une convention socialiste.

ALFRED BOUGEART.

17 Mars 1848.

**LE BANQUET DU PEUPLE,**

COMMUNION RÉPUBLICAINE.

Ayez le pain de l'âme, « l'amour, »  
Le pain du corps vous sera donné.

Ils avaient dit : Combien sont-ils?

Le soleil s'est levé, le soleil s'est couché, — ils nous comptaient encore.

De la sixième heure du matin à la sixième heure du soir la colonne sacrée s'est déroulée, immense dans sa force, sainte dans son recueillement, infinie dans son amour, au cri de : VIVE LA RÉPUBLIQUE!

C'est que le 17 mars est le jour du couronnement :

Le peuple souverain s'est sacré et couronné en prenant possession de sa capitale!... Le triomphe après la victoire; spectacle unique dans les fastes des nations!

Paris était trop petit... C'était le miracle de la multiplication des hommes!

Hommes de peu de foi, vous n'aviez donc pas senti que la Révolution de février est plus qu'humaine, plus qu'héroïque? Elle est divine!...

Fille du saint Esprit (l'esprit d'amour), la République est descendue du ciel pour transfigurer la terre.

A son nom seul, entendez-vous les trônes qui s'écroulent?...

Devant ce souffle du peuple où le doigt de Dieu flamboie, THOMAS, tu as douté et dit : Je ne la vois pas. — Tu ne la vois pas? Regarde!

Voici le 17 mars qui passe! Touche-la, et ne doute plus.

Cela est pour les yeux de ton corps; —

Maintenant ceci pour les yeux de ton âme :

Le peuple était debout depuis douze heures. Épuisés de fatigue, nous avions faim.

L'un de nous prit un pain, le brisa et dit :

« Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous! »

Cette parole était parole de vie.



Le pain d'amour passa de main en main ;  
Chaque Frère répétait avec foi :

« Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous ! »

Et notre corps et notre âme furent rassasiés.

Et nos bras se tendirent, nos cœurs étaient un seul cœur, nos âmes une seule âme ; chaque frère embrassa dans son frère NOS FRÈRES LES PEUPLES.

Puis, transfigurés dans cet océan d'amour, nous nous séparâmes au cri de régénération : VIVE LA RÉPUBLIQUE !... pour aller chacun reprendre notre tâche...

Ainsi fut le banquet du peuple, la communion républicaine, la fête des corps et des âmes.

Qu'à cette heure suprême, celui qui mange, à chaque repas, dise du fond du cœur :

« Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous ! »

Au nom et par les gloires, au nom et par les sueurs, au nom et par les larmes, au nom et par le sang du peuple français, le CHRIST-PEUPLE AUX PEUPLES :

Liberté, Égalité, Fraternité,  
Solidarité,  
Unité,  
SOUVERAINETÉ !

(LE MAPAH.)

Les victoires que les peuples viennent de remporter contre les rois ont anéanti les traités de 1815. Il faut que le lion de Waterloo qui a été élevé en témoignage de notre défaite soit renversé. Si les Belges ne prennent pas l'initiative de cette mesure, il faut que le gouvernement provisoire les y contraigne. Il n'y a pas de ménagement à garder avec la Belgique. L'Angleterre garde ce pays comme un pied à terre sur le continent ; c'est une sorte de territoire neutre qui servirait de point de ralliement aux ennemis de la France. Il faut que la Belgique s'unisse intimement à nous ou qu'elle cesse d'exister. La meilleure preuve qu'elle puissent nous donner qu'elle ne fournira pas aux rois le moyen de nous attaquer, c'est de détruire elle-même le monument élevé par la sainte alliance après notre défaite à quelques heures de nos frontières. Une adresse à cet effet sera envoyée au peuple belge ; et s'il n'y a pas égard, une pétition sera adressée au gouvernement à la convention pour l'engager à négocier d'abord avec la Belgique, et si les négociations sont inutiles, à agir directement contre les Belges.

AUGUSTE LEGALLOIS,  
Editeur de l'Evangile du Peuple.

#### BOUCHERIE DE ROUEN.

On a mitraillé un peuple sans armes. Un sieur Frank-Carré, l'âme damnée de l'abominable gouvernement déchu, président de l'ex-Cour royale, ex-procureur général de l'ex-Cour des pairs contre les accusés d'avril, est chargé d'instruire contre les ouvriers saisis par la garde nationale. Nous requérons, nous, que cet audacieux Frank-Carré et ses séides de la réaction soient appréhendés au corps comme coupables de lèse-nation, comme conspirateurs incorrigibles contre les droits du peuple ; qu'ils soient amenés à Paris et jugés au Luxembourg, en vertu de la peine du talion, et exécutés en place de Grève, à la manière de Louis-Philippe, par la peine du plus profond mépris. Puis nous demandons qu'en police correctionnelle comparaisse ledit sieur de Frank-Carré, pour oublier de ses devoirs à l'endroit de certains faits connus de Rouen et de Paris.

Il faut enfin que ces suppôts de juste-milieu soient soumis, à leur tour, au jugement du peuple, qui sait se battre et non égorger dans la rue et dans les cachots.

Allons, M<sup>e</sup> Crémieux, oubliez une fois la régence, et pensez à la République ; elle réclame justice, au nom de la liberté et de la fraternité que vos juges ne connaissent pas.

#### IMMINENCE DE LA GUERRE ÉTRANGÈRE.

Le Nord nous menace ; l'Angleterre arme à grands frais ; Louis-Philippe jette en France des flots d'or pour organiser la guerre civile ; on voit ses agents partout déclamer contre les clubs, les socialistes et contre la République elle-même. Notre police ne les voit pas ; M. de Lamartine ne les entend pas ; attendons que l'Assemblée nationale (pas le journal au moins) s'en aperçoive ; si elle est française, ils rentreront dans

l'ombre, et les Français se donneront la main pour faire face à l'ennemi.

La France pouvait rendre d'un geste la liberté à tous les peuples opprimés. Lamartine s'est trouvé là pour leur dire comme Louis-Philippe : « Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez ; moi, je cherche à tirer d'affaire les hommes d'affaires. » Patience ! nous verrons comment le successeur de Louis-Philippe se tirera du compte qu'il aura un jour à rendre aux peuples abandonnés. Nous recevons de Berlin des lettres de patriotes qui s'écrient avec l'accent du désespoir : « La politique de Lamartine déshonore la France. Elle nous laisse égorger. Cracovie est bombardée ; Varsovie est à la veille de l'être ; la police enlève toutes les armes, jusqu'aux couteaux. »

#### CITOYENS,

Vous dire ce qu'on a souffert pour vous, c'est vous exprimer assez combien on vous aime : ne croyez donc pas, frères en douleurs, que je veuille usurper votre intérêt ou m'imposer à votre pitié. Je ne veux vous occuper de moi que pour avoir le droit de me sacrifier pour vous comme par le passé, n'ayant que trente-trois ans, tout étioilé que m'a fait la tyrannie d'un pouvoir maudit.

Frères, depuis dix sept ans, et partant depuis dix, je me suis fait l'élèveur audacieux et désintéressé, puis le paria de la propagande. J'ai poussé le dévouement jusqu'à une abnégation que l'on a taxée de folie. J'ai fait la guerre à mes frais. J'ai usé mon crédit et celui des miens, ma santé, ma vie et celle de mes frères et de mes sœurs, dont une est morte manquant de tout, pendant que j'étais en prison pour la deuxième fois, il y a un an. J'aurais compromis jusqu'à mon honneur, car je n'en veux pas d'autre que celui d'avoir contribué à tout prix au salut du peuple, dont ma famille, depuis plusieurs centaines d'années, en basse Normandie, s'honore de faire partie.

J'ai langué dans les prisons, où mon corps s'est usé sans que mon âme perdît rien de son énergie. La police m'a traqué ensuite comme une bête fauve ; après des journées passées sans nourriture, j'ai couché sur le pavé des rues... et je n'ai été soutenu contre le désespoir, dans de si cruelles épreuves, que par la foi en l'avenir, l'espérance du triomphe de la justice, et l'amour du peuple !

Maintenant, je suis brisé ; mais il me semble que la révolution sociale va me donner une existence nouvelle... Je suis descendu dans le tombeau avec le peuple, avec lui je me sens ressuscité ! en l'embrasant du souffle que Dieu m'avait donné pour sa délivrance.

Je me présente donc, non pas à vos suffrages, mais à votre acceptation, comme propagandiste montagnard évangélique, dévoué organisateur jusqu'à la mort, et jusqu'après la mort si cela m'était possible. Je ne veux pas d'autre récompenses de tout ce que j'ai souffert que le droit d'achever mon sacrifice pour le salut de mes frères et de mes sœurs en l'humanité, que j'ai tant vus souffrir.

Tels sont, Citoyens, les épreuves volontaires que je me suis imposées pour proclamer et propager partout, sur les toits, même dans les humides cachots des prisons, les principes d'organisation et de fraternité universelles qui doivent faire du monde entier un peuple de frère.

Les tortures physiques, et surtout morales, que m'ont fait subir les faux-frères aveuglés par l'envie haineuse, à cause de ma foi républicaine, ont éclairé mon âme et embrasé mon cœur, comme le soleil a éclairé mes yeux et vivifié mon corps, usé avant l'âge par la persécution.

AUGUSTE-PIERRE LEGALLOIS (de Perrier),  
Editeur propagandiste, condamné politique à plusieurs reprises,  
fondateur de la Revue la Vérité, du Représentant du Peuple, du Club de la Montagne, et secrétaire du Club des Jacobins.

Nous engageons tous nos Frères et Amis à nous venir immédiatement en aide par tous les moyens possible en vertu du suprême effort que nous faisons pour faire triompher la doctrine de la Fraternité ; nous espérons que tous les hommes de cœurs, de toutes les opinions avancées se joindront à nous, de près ou de loin, pour faire cause commune et faire triompher la République.

Voici la profession de foi de l'Esprit du Peuple, courrier des rues, journal quotidien rédigé par le citoyen Ch. Desolme, (cet organe sage, sincèrement démocratique que nous acceptons de tout cœur). Que tous ceux qui ont du superflu viennent en aide à ceux qui manquent du nécessaire, sans cela pas de fraternité. Que nul n'ait droit au nécessaire s'il ne le mérite par ses vertus civiques et son travail, sans cela pas d'égalité. Que nul ne puisse être dépossédé violemment de ses droits de citoyen, sans cela pas de liberté.

Le Fondateur-Directeur, AUG.-P. LEGALLOIS.

Imprimerie Doudey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.